

# NOVALIS

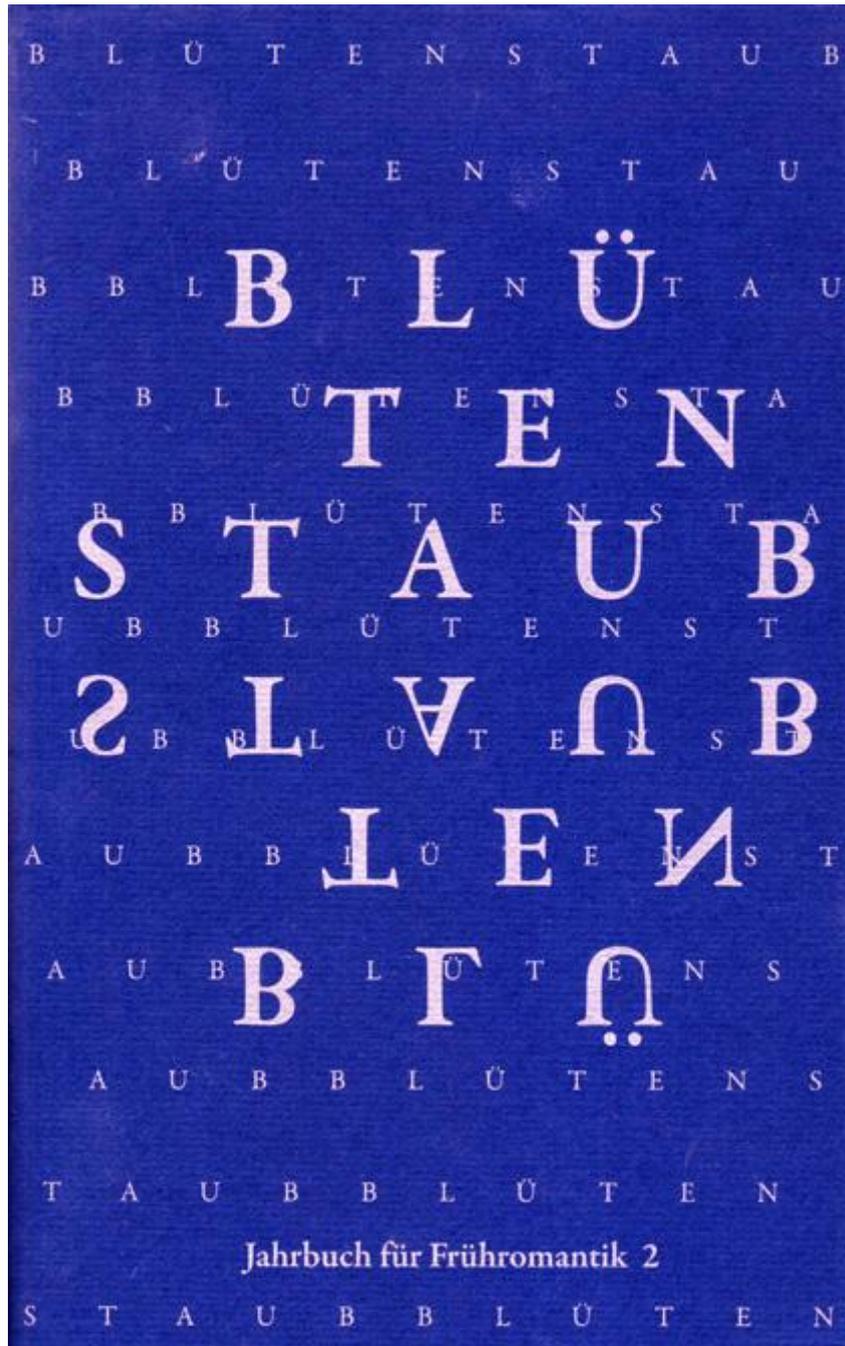
Lettre bimestrielle n°76 –août-septembre 2018

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)



## **BLÜTENSTAUB**

Jahrbuch für Frühromantik

Herausgegeben  
 Von der Internationalen Novalis-Gesellschaft  
 In Zusammenarbeit mit der  
 Forschungsstätte für Frühromantik  
 Schloss Oberwiederstedt

2009

---

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

### LES CARACTÈRES NATIONAUX DU LYRISME ROMANTIQUE FRANÇAIS<sup>1</sup>

**L**e romantisme, nous dit-on, est une déviation de notre caractère national. Est-ce si sûr ? Dans les mêmes thèmes poétiques, développés à peu près aux mêmes époques en France on en Angleterre, en Italie ou en Allemagne, n'est-il pas possible de distinguer des différences irréductibles, qui viennent de psychologies nationales obstinément vivaces ?

Il est bien entendu que je ne porterai pas de jugements, que je ne décernerai pas de prix, que je ne dresserai pas de palmarès. Il ne m'appartient pas de dire que telle production lyrique est supérieure à telle autre, mais seulement de déterminer en quoi elle est autre. Il y a plusieurs demeures dans la maison des poètes : et chacune a sa beauté.

\*

Un trait de notre tempérament est si connu, qu'il suffit de le rappeler pour que chacun tombe d'accord sur son existence et sur ses attributs : notre besoin d'ordre et de clarté. Nous aimons donner à nos compositions un commencement, un milieu et une fin, attribuant à chaque partie son rôle particulier, un exorde, une démonstration, une conclusion. Nous lions ces parties successives par des transitions, et pour que personne ne s'y trompe, nous multiplions les signes logiques, les car, les or, les donc, les enfin. Nous conduisons le lecteur par la main depuis le commencement de la route jusqu'au but.

Prenez, comme par jeu, une poésie de l'époque classique et considérez sa composition : vous y trouverez une vertu analytique, une volonté distributrice, une rigueur si marquées, qu'elles vous paraîtront à peine compatibles avec la notion de poésie. Même une fable de La Fontaine est une « comédie », ou une « tragédie », avec ses actes faciles à découper dans leur succession progressive : on nous l'a suffisamment répété dans les classes pour que nous en soyons justement convaincus. Et je ne parle pas des odes dans lesquelles Boileau s'est évertué à mettre quelque désordre, estimant que le genre comportait cette pénible nécessité. Nous savons trop qu'il n'y a jamais réussi, et que son savant désordre est resté rationnel.

---

<sup>1</sup> Extrait de Paul Hazard (1878-1944), *Quatre études*, New-York, 1940.

Transportons-nous au temps du romantisme, et demandons-nous si ces qualités traditionnelles subsistent chez nos poètes, ou si, dans la grande tourmente, elles se sont égarées ; considérons, parmi tant d'exemples possibles, Alfred de Musset, au moment où sa sensibilité est particulièrement exaspérée, après sa rupture avec George Sand. Il est tout nerfs, toute peine, toute douleur. Pour se mettre à écrire, il a besoin d'excitants ; il faut qu'il provoque, par quelque artifice, le dieu dolent qui est en lui, et qui demande obscurément à s'exprimer. Or dans ses poèmes, au moment même où il risque de se perdre, où il semble parti vers la déraison, nous allons le voir se reprendre. La logique traditionnelle de notre esprit retrouvera ses droits, lui interdira de persister dans son égarement, et le ramènera vers l'ordre.

Telle est la *Nuit de décembre*. Voici le commencement de l'hallucination :

Du temps que j'étais écolier,  
je restais un soir à veiller  
Dans notre salle solitaire.  
Devant ma table vint s'asseoir  
Un pauvre enfant vêtu de noir  
Qui me ressemblait comme un frère.

Le thème se développe dans une série de strophes :

Partout où j'ai voulu dormir,  
Partout où j'ai voulu mourir,  
Partout où j'ai touché la terre,  
Sur ma route est venu s'asseoir  
Un malheureux vêtu de noir  
Qui me ressemblait comme un frère.

A ce point, quand la pièce semble aller d'un mouvement rapide vers sa conclusion, une véritable divagation commence. Le souvenir de George Sand s'empare impérieusement d'Alfred de Musset. A celle qui l'a abandonné, il parle, il fait des reproches directs ; on dirait qu'il oublie l'enfant vêtu de noir son frère ; qu'il ne voit plus que la femme traîtresse : il l'interroge comme si elle était devant lui ; le passé se transforme en présent :

Je rassemblais les lettres de la veille,  
Des cheveux, des débris d'amour.  
Tout ce passé me criait à l'oreille  
Ses éternels serments d'un jour.  
Je contempiais ces reliques sacrées  
Qui me faisaient trembler la main:  
Larmes du cœur par le cœur dévorées,

Et que les yeux qui les avaient pleurées  
Ne reconnaîtront plus demain !

J'allais poser le sceau de cire noire  
Sur ce fragile et cher trésor,  
J'allais le rendre, et n'y pouvant pas croire  
En pleurant j'en doutais encor.  
Ah ! faible femme, orgueilleuse, insensée,  
Malgré toi tu t'en souviendras !  
Pourquoi, grand Dieu ! mentir à ta pensée ?  
Pour qui ces pleurs, cette gorge oppressée,  
Ces sanglots, si tu n'aimais pas ?

Oui, tu languis, tu souffres et tu pleures,  
Mais ta chimère est entre nous.  
Eh bien, adieu. Vous compterez les heures  
Qui me sépareront de vous...

Mais l'égarément ne dure pas ; Musset revient à son thème central, revient à l'inconnu vêtu de noir, par une transition si gauche, par un « tout à coup » si naïf, qu'un pseudo-classique ne désavouerait pas le procédé.

Mais tout à coup, j'ai vu dans la nuit sombre  
Une forme glisser sans bruit.  
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre ;  
Elle vint s'asseoir sur mon lit.  
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,  
Sombre portrait vêtu de noir ?

Ainsi la voie droite est reprise. Encore ne faut-il pas que l'hallucination elle-même persiste comme telle ; il convient qu'elle s'explique, qu'elle prenne un sens, qu'elle devienne un symbole intelligible à tour ; et qu'enfin l'inconnu vêtu de noir dévoile son identité :

Ami, je suis la solitude.

Qu'elle ressemble peu, cette *Nuit de décembre* ainsi menée ; qu'elles ressemblent peu, les *Nuits* de Musset, aux *Hymnes à la nuit* de Novalis ! Nous voyons chez ce dernier un abandon total et voluptueux aux puissances du subconscient, une renonciation aux catégories logiques de l'esprit ; l'espace et le temps s'abolissent sans reprises ni retours : la cruelle, l'impuissante lumière n'éclaire que l'irréel, et la réalité vraie s'atteint dans les abîmes de « la sainte, l'ineffable, la mystérieuse nuit » :

Un jour que je versais des larmes amères, que mon espérance se fondait, dissoute dans le chagrin, et que je me tenais seul auprès du tertre dénudé qui dans un espace étroit et sombre, ensevelissait la forme de ma vie, – seul, plus seul que le plus seul, traqué par une inexprimable angoisse, – sans forces et n'étant plus qu'une pensée de misère, – comme mes yeux cherchaient de tout côté quelque secours, ne pouvant ni avancer ni reculer, et comme je m'attachais avec une invincible nostalgie à ma vie envolée, éteinte : – Alors vint du lointain bleu – des hauteurs de mon ancienne béatitude, une ondée crépusculaire – et d'un seul coup se déchira le lien de la naissance, – la chaîne de la lumière. Alors s'évanouit la splendeur terrestre et mon deuil avec elle – et du même coup le flot de ma mélancolie se perdit dans un monde nouveau, insondable. – Et toi, Ivresse de la Nuit, sommeil du Ciel, tu vins sur moi – le paysage s'éleva doucement et au-dessus du paysage, planait mon esprit délivré, ressuscité. La terre ne fut plus qu'un nuage de poussière – à travers ce nuage, je vis les traits illuminés de la Bien-Aimée. Dans ses yeux reposait l'Éternité, – et les larmes devinrent entre nous un lien étincelant, indéchirable. Les milliers d'années remontaient le cours des âges et s'éloignaient comme des ouragans. A son cou je pleurais sur ma vie nouvelle des larmes de ravissement. Ce fut le premier, le seul rêve, et depuis lors, je crois éternellement, immuablement, au ciel de la Nuit et à sa lumière, la Bien-Aimée...

Quand un poète allemand écrit, c'est pour être senti. Quand un poète français écrit, c'est quelquefois pour être senti, mais c'est toujours pour être compris. Il conserve, même au milieu de ses délires, le sentiment d'une obligation, d'un devoir à remplir envers le public et envers lui-même. Il a l'air de se repentir des digressions, qui l'éloignent de sa route, auxquelles il ne cède qu'avec remords, et qu'il abandonne enfin dès qu'il le peut pour revenir au bon chemin.

Nos romantiques ont lutté contre les excès de la raison, et ont remis à l'honneur une sensibilité qui, avant eux, n'osait plus guère s'exprimer qu'en prose. Mais ils ne sont pas allés jusqu'à la sensibilité pure, comme on dirait aujourd'hui ; encore moins jusqu'aux sensations primitives qui échappent à la conscience claire. De même pour l'imagination ; ils ont accompli cette révolution littéraire qui s'appelle un changement d'images : mais les images, ils ne les ont acceptées que cohérentes, disciplinées, soumises aux lois de la logique. Pour trouver, dans ce sens, des novateurs accomplis, il faut s'adresser à un Gérard de Nerval, qui a sombré dans la nuit ; ensuite à un Baudelaire, qui a demandé au subconscient le meilleur de son inspiration ; à un Rimbaud, qui a fait du dérèglement de tous

ses sens une opération volontaire et une tâche consciente ; à Mallarmé ; enfin aux surréalistes, qui ont voulu déjouer le contrôle de la raison. Mais dans quelle mesure ont-ils réussi ? Le soleil noir de Nerval est une bien pauvre audace, à côté de la Nuit de Novalis ; les troubles de Baudelaire sont lucides ; Rimbaud n'est resté qu'une saison dans son enfer ; les poésies de Mallarmé sont encore de grands jeux d'intellectuel ; les surréalistes ont passé sans laisser derrière eux une œuvre de beauté. Que nous le voulions ou non, nos plus grandes réussites poétiques ont une solide armature ; *mens divinius*.

\*

Nous sommes des orateurs, les étrangers nous le concèdent volontiers, quelquefois même avec une légère nuance de dédain. Déjà César remarquait que les Gaulois parlaient facilement, abondamment : c'est une tradition qui n'a guère varié depuis. Hérité latine ? Instinct de prosélytisme et désir de faire partager à autrui nos convictions ? Quelle que soit son origine, le fait est là, si souvent noté, lui aussi, qu'on nous dispensera de le développer plus longuement.

Or nos romantiques ne sont-ils pas, dans une large mesure, des orateurs ? N'aiment-ils pas se livrer à l'abondance de leur génie ? Nous épargnent-ils les longs développements où le jaillissement du lyrisme risque de se perdre ? Le type même de la construction de leurs plus belles pièces n'est-il pas celui de la période oratoire ? Les énumérations, les oppositions, les conclusions sonores, ne comptent-elles point parmi leurs effets favoris ? Quand ils laisseront la place à une autre génération, on leur reprochera leurs excès...

## LA WARTBURG

PAR LA COMTESSE IDA DE HAHN-HAHN

### *7. Réflexions*

**C**'est une pitié, et vraiment comme une ironie, qu'un Dieu ait créé ces misérables êtres si petits ! – ton Dieu ! qui a jeté sur cette terre par dérision ce tas d'humains faits à son image pleine de force et de majesté !

Voyez un peu comme ça lève la tête avec ses velléités d'indépendance ; – mais s'agit-il de se battre, on se soumet. Et voyez un peu comme ça s'enflamme d'une colère hautaine, lorsqu'avec la meilleure volonté du monde un rival ne peut pas trouver motif de le louer.

Maintenant, jeune présomptueux, te voilà sur un sentier où je te tendrai des pièges qui arrêteront ton essor. Où l'ambition règne à ce point, j'ai beau jeu ; où l'orgueil se développe tellement, j'arrive promptement au but.

Et tu monteras haut ; car certes ! – tu n'es pas un imbécile. Aussi, quand je te tiendrai dans mes griffes, quel beau triomphe ! – que m'importent les sots qui fourmillent par le monde ; je n'en veux qu'aux hommes de génie.

Dans le royaume des cieux, là-haut, le devoir du sot est de louer Dieu qui l'a créé si misérable. Néanmoins plusieurs n'appartiennent pas à la gent moutonnaire, et si l'un de ceux-là revient à moi, je m'en réjouis vraiment.

Tout n'arrive pas toujours comme on le désirerait ; souvent je dois me contenter d'une proie tout ordinaire. Mais une vérité restera sans doute, malgré toute la magnificence du monde ; c'est que Dieu y a donné beau jeu au diable.

### 8. *L'entrée*

Eisenach a ouvert avec empressement ses portes, et de tous côtés arrivent de longues processions de troupes. Chevaux et mules, valets et chevaliers tous doivent être hébergés, et l'hôte sur le seuil de la porte de son auberge hospitalière les invite à y entrer.

Le landgrave Hermann a toujours une cour magnifique ; son château n'a jamais manqué d'hôtes distingués par leurs richesses et leur beauté, et plus d'un tournoi, plus d'une fête a déjà charmé les yeux de la foule curieuse.

Mais jamais encore il n'y a eu à la Wartburg pareille agitation, pareille foule. – Les curieux sont immobiles de surprise. Ce ne sont pas seulement des chevaliers troubadours qui se présentent avec une suite nombreuse comme il convient à de nobles seigneurs ;

Ce sont aussi des étrangers qui, ayant appris le combat extraordinaire, accourent de plusieurs milles à la ronde ; car alors chaque cœur battait pour le noble art du chant, comme pour le doux servage d'amour, sous l'airain sonore de la cuirasse.



*Le landgrave de Thuringe et sa femme.*

Maintenant que la bonne armure n'étincelle plus sur la poitrine du chevalier, maintenant que dans un sauvage combat le péril l'assaille de tous côtés, les pauvres cœurs sont réduits à un état bien triste, la flèche de l'égoïsme les blesse à mort sans pitié.

C'est pourquoi, seigneurs et chevaliers, personne ne s'étonne si vous combattez encore homme contre homme pour des parchemins et des armoiries. Voyez, le cœur est déjà perdu, lui qui sous la cuirasse était fort et pur. Si l'on vous prenait encore le bouclier et le casque, vous n'auriez même plus de tête.

De la plate-forme de la Wartburg la comtesse regarde la longue file d'étrangers qui serpente à travers les montagnes. Elle demande au chapelain qui se tient à ses côtés : « Quel est ce chevalier qui marche le premier ? » –

« C'est le roi de nos troubadours, le chevalier Wolfram Eschilbach. – Et cette dame sur cette haquenée d'une blancheur éclatante comme le jour qui se lève ? – C'est la plus belle fille du Palatinat, sa sœur Brunehild qui, dans un couvent même, ne serait pas plus en sûreté que sous le bouclier de Wolfram. –

« Connaissez-vous ce jeune homme là-bas qui, tout en marchant essaye son luth, et dont un seul valet conduit les chevaux aussi simples que lui ? – C'est Henri d'Ofterdingen du duché de Vienne, déjà célèbre par le monde ; Léopold l'honore de son amitié.

« Et assurément c'est à juste titre. Il sait éveiller dans le cœur une source de prodiges, et le chant des Nibelungen vaut bien un Titurel<sup>2</sup>. Quels beaux temps que ceux où brillent à la fois dans le ciel des poètes allemands deux étoiles étincelantes de reflets si divers.

« Voyez-vous ces deux troubadours qui s'avancent, la harpe sous le bras, l'un sérieux et rêveur, l'autre gai et riant ? – L'un est Henri Veldeck dont les chants retentissent toujours joyeux et l'autre, de la poitrine duquel ne s'échappent que des accents de douleur,

« C'est Walter von Vogelweide. Il ne célèbre dans ses chants que la reine Irène, dont il porte l'image dans son cœur. Que c'est beau quand un troubadour porte ainsi à l'immortalité le nom d'une femme à laquelle il a consacré son cœur !

« Une double auréole scintille alors autour de ce nom obscur, l'auréole de la poésie et celle de l'amour. Aussi longtemps que le nom du poète, orgueilleux comme le chêne, brille du rayon de la gloire, le nom chéri, comme le lierre, entoure de ses bras le tronc puissant.

« Elle est bien heureuse, Irène, fille d'empereur, reine ; cependant j'estime plus que ces titres l'hommage du troubadour. – Tout le reste s'évanouit un peu plus tôt, un peu plus tard ; – un petit mot de l'amour traverse les siècles sans vieillir ! –

« Cependant c'est un sacrifice terrestre sur l'autel du cœur qui ne devrait jamais, madame, s'échapper en fumée que d'un encens ; car un seul mot de l'amour divin, voilà ce qui restera éternellement, quand les couronnes des princes et des troubadours tomberont en poussière avec le monde. » –

Et des plis de son froc il tire gravement son chapelet ; il se dirige vers la chapelle, loin de la lumière éclatante du jour. – Et la comtesse lève des regards la voûte azurée, pour voir là la promesse d'un amour éternel briller sur le monde.

### 9. *La réception*

Dans la grande salle de la Wartburg, voici, paré de ses habits de fête, le landgrave Hermann avec son épouse. Il accueille ses hôtes avec bienveillance. « Chers et respectables seigneurs et dames,

---

<sup>2</sup> [Le fameux roman de Wolfram von Eschenbach (1170-1220).]

dit-il, que mes yeux voient avec plaisir réunis pour la fête,

« Les troubadours sont arrivés, la lutte va commencer ; lutte dont on gagnera la couronne de lauriers sans épée ni lance. Mais comme l'erreur parle souvent par la bouche des laïcs, de même que la clarté de la lune s'évanouit à la lueur des flambeaux,

« J'ai fait venir de la lointaine Hongrie le digne maître Klingsor, qui excelle dans le chant. C'est lui qui décidera sans querelle, haine, ni jalousie, dans le cas où les opinions ne pourraient s'accorder.

« Et maintenant, comtesse, permettez aux troubadours de vous présenter leurs hommages ; ils brûlent de recevoir le prix de vos mains. » – A un signe, le sénéchal ouvre les portes toutes larges, et une lumière aussi vive que celle de cent cierges inonda la salle.

Et maître Klingsor s'avança le premier dans le cercle des troubadours, d'un habit couleur de feu. S'adressant à la comtesse : « Où préside une beauté pareille, dit-il d'une voix rude et perçante, entreprendre de décider serait par trop audacieux. »

Vient ensuite Eschilbach, vêtu de pourpre, le luth suspendu à un ruban d'argent. Il conduit par la main une femme si belle, qu'un murmure d'étonnement court dans la salle à son aspect. On dirait un rayon du soleil tissu d'air et de lumière.

« Permettez-moi noble dame, dit-il d'une voix douce, de vous demander en grâce, comme première faveur, d'admettre au nombre de vos femmes ma sœur Brunehild, pour tout le temps que dureront les fêtes. »

« Je vous remercie, chevalier, d'avoir amené cette douce fleur parmi nous, vous qui chantez le doux amour. » – Elle se penche vers Brunehild, la baise doucement au front : on les prendrait pour deux roses dans une magnifique couronne.

Et l'œil d'Ofterdingen, semblable à l'abeille qui boit le parfum de la rose, a fixé Brunehild. A peine entendit-il la comtesse lui demander gracieusement avec un sourire : « Sans doute vous nous apportez un salut du duc Léopold ? »

« O madame, répondit-il tout rêveur, j'ai vu le salut des anges. » – « Les poètes ont vraiment des plaisirs ravissants ; aussi n'est-ce que justice, s'ils nous révèlent dans leurs chants ce que leur esprit prophétique a vu. »

Puis s'avancent Walter Vogelweide, en habit amarante, sans autre parure qu'une rose fanée à la ceinture ; Henri Veldeck, vêtu de vert clair, toujours joyeux compagnon ; Bitterolf, Zwetzen, tous deux fort bien parés ; ils s'approchent

Pour saluer la châtelaine par de douces et tendres paroles, pour se recommander à son indulgence comme à son sûr asile. Et un grand nombre de dames, séduites par tout cet éclat, se souhaitent, mais en secret, à la place de la landgrave.

### 10. *Hommage nocturne*

Le vent du soir murmurait dans les branches ; plus une seule étoile ne veillait au ciel ; un profond silence couvrait la forteresse ; tout y était plongé dans un doux sommeil. Ofterdingen seul se promenait encore en silence dans le bois de chênes, sentant avec délices son cœur battre d'une vie nouvelle.

Sa poitrine se gonfle au souffle d'un jeune amour, comme les vagues au souffle de la tempête ; il se sent pris d'un irrésistible besoin de chanter. Et sous les fenêtres de Brunehild, il fait résonner d'une main puissante les cordes de sa lyre, laissant échapper de son sein tout le bonheur dont il est inondé.

« J'étais un insensé qui jouais comme un enfant avec les rêves de mon imagination, n'éprouvant jamais ni plaisir ni peine. J'étais un enfant pour lequel l'énigme de la vie restait inexplicable, ne goûtant que des joies d'enfant telles que le torrent du temps, me les amenait.

« J'étais un aveugle qui passais mes jours dans une nuit profonde et si parfois je me sentais un désir de pénétrer les choses d'un autre monde, je me disais : Pauvre fou avec tes désirs, ce n'est pas à une telle distance qu'il faut aller chercher des plaisirs qui ne périssent pas ; c'est dans ton propre cœur.

« Et je chantais mes chants puissants, – et quand ces chants soulevaient ma poitrine, j'attirais à moi un ciel que je me faisais à moi-même de l'ardeur brûlante de mon cœur. Cependant il ne satisfaisait pas mes désirs. – mon œil s'attachait sur le tien et le ciel et la terre se confondirent.

« Maintenant je connais le paradis que j'avais pressenti autrefois dans mes rêves ; maintenant je sais que la fleur de mon existence brille sur la terre. Depuis que tu m'as enlevé au ciel, je bois à la coupe des bienheureux. Colombe à la branche d'olivier, tu agites au-dessus de ma tête un rayon de l'éternité.

Bruneild entend le chant du troubadour qui retentissait comme une tempête dans la nuit ; elle se glisse furtivement hors de son lit, approche de la fenêtre et prête l'oreille. « O que ne puis-je répondre à tes douces paroles, bel Ofterdingen ! Les ardeurs de ton âme m'attachent à toi pour la vie. » –

Au-dessus de Bruneild reposait la comtesse. Réjouie, troublée par maintes images, elle était couchée, mais sans dormir. « A qui peuvent s'adresser ces chants ? À qui le troubadour fait-il un autel de son cœur ? » – Tu veux t'élancer vers la lumière sans savoir de quoi il s'agit ? – L'amour seul peut le comprendre.

[À suivre]

## LA PHILOSOPHIE ROMANTIQUE

---

Par Léon Noël<sup>3</sup>

Imagine-t-on quel alcool cette doctrine versait aux auditeurs de Fichte, pauvres étudiants qui se préparaient, dans une soupenne enfumée, à la morne existence que pouvaient mener dans une petite ville de province allemande, sous la surveillance d'une police minutieuse, les très obéissants sujets de quelque Altesse grand-ducale ? Ils savent que Fichte est républicain ; il a écrit un plaidoyer pour la Révolution française ; s'il s'abstient de parler politique dans ses cours, sa philosophie n'est-elle pas, par elle-même, une affirmation de la liberté ? N'a-t-elle pas comme conséquence évidente cette revendication de la liberté de penser qu'il adressait aux princes dans un pamphlet anonyme daté « de la dernière année de l'obscurantisme » ? Son enseignement fait écho à l'avance des armées françaises sur le Rhin ; il sonne le glas de l'Ancien Régime.

Avec Fichte, toute la jeunesse intellectuelle vibre à l'annonce des temps nouveaux et rêve d'une vie large et ouverte où toutes les nations communieront dans la liberté. Frédéric de Schlegel

---

<sup>3</sup> Mgr Léon Noël, philosophe belge (1878-1953), il présidera longtemps l'Institut supérieur de philosophie de Louvain, et dirigera jusqu'à sa mort la *Revue philosophique de Louvain*.

préconise la république, et n'est-ce pas Goerres<sup>4</sup> qui fait voter à la Société patriotique de Coblenz un ordre du jour priant la République française d'accepter la rive gauche du Rhin « en modeste témoignage de l'amour des Allemands » ? A ces temps nouveaux qui viennent il faut un esprit nouveau. La philosophie de Fichte en formera la base. Avec la petite vie étroite d'autrefois, il faut que disparaissent aussi les formes artistiques qui y répondaient, les œuvres froidement composées selon les recettes d'une tradition vulgaire et d'un plat bon sens. Les essais littéraires auxquels se livrent de jeunes poètes prennent ainsi tout à coup une importance infinie. Il s'agit d'un vaste effort pour renouveler la vie humaine dans son ensemble ; on y emploiera toutes les formes de la culture : les arts s'uniront aux sciences ; ils prolongeront la philosophie et en exprimeront les concepts ; la morale sera renouvelée au souffle du génie ; et pourquoi cet effort ne tournerait-il pas en religion ? « Je songe à fonder une nouvelle religion », écrit Frédéric de Schlegel, et il parle d'écrire une Bible pour les temps nouveaux. Telles sont les ambitions que, tantôt à Iéna, tantôt à Berlin, on agite dans les cercles qui prennent le nom de romantiques. Il est clair qu'elles s'appuient d'abord sur la doctrine de Fichte.

Aux fantaisies des poètes cette doctrine n'offre-t-elle pas un aliment sans pareil ? Si le principe qui fait que tout soit du même ordre que mon imagination, ne pourrais-je pas essayer de me hausser à son niveau ? Je m'exercerai à traverser, avec toute la mobilité des caprices les plus fous, la variété indéfinie des objets que l'aventure, l'histoire, le rêve peuvent m'offrir ; je me dresserai à ne jamais m'arrêter aux expériences que je fais, mais à m'en détacher aussitôt que je les aurai savourées, pour ne garder que la conscience, de plus en plus riche, de mon pouvoir ; j'irai jusqu'à cultiver la contradiction, jusqu'à me rire de mes propres attitudes et de mes œuvres mêmes, tandis que je les produis, cherchant dans cette ironie supérieure à me dépasser moi-même pour me retrouver à ce niveau transcendant où agit l'esprit souverain.

Ces thèmes dont Frédéric de Schlegel a trouvé la formule abstraite, d'innombrables auteurs les ont traduits non seulement dans leurs œuvres mais encore dans leur vie. Frédéric lui-même leur a donné l'exemple et sans aucun bénéfice pour la morale. Bientôt, élargissant encore ses théories, il s'élève, au nom du moi romantique, contre les vieilles règles de l'honnêteté reçue ; il fait avec cynisme l'éloge de la grossièreté et de la fainéantise et ne trouve plus de vertu que dans la sensualité. Tout cela était-il entièrement nouveau ? Non, sans doute ; depuis assez longtemps la

---

<sup>4</sup> [Joseph Görres (1776-1848)]

littérature en Allemagne, en Angleterre, en France tendait à l'exaltation malade de l'individu et de ses passions ; mais pour la première fois cette tendance trouvait une expression adéquate, et en somme elle la devait à Fichte.

On dira que Fichte prêche au contraire la morale la plus austère, le renoncement, le travail, le dévouement héroïque aux intérêts collectifs. Sans doute, et il en donnera l'exemple en se sacrifiant jusqu'à en mourir à son devoir civique en 1813. Le philosophe maintient sa notion du moi à un niveau d'abstraction où elle ne touche guère aux appétits inférieurs ; parmi les passions humaines, il n'en est qu'une, la plus éthérée, celle de l'orgueil, à laquelle sa doctrine fournit, pour son usage personnel, un ferment dont il accepte la virulence. Schlegel donne de la souveraineté du sujet une traduction plus concrète et qu'on peut trouver infidèle. De l'original à la traduction, l'enchaînement historique est indiscutable.

Au surplus, il est un autre thème romantique que Fichte lui-même a formulé. Au sujet limité que je suis, la formule absolue du moi fondamental commande une ascension indéfinie vers sa réalisation idéale. Mais le terme vers lequel je dois ainsi monter recule devant mon effort à mesure que je m'y livre ; il recule devant tout effort ; il fuit devant l'humanité sans qu'elle puisse jamais l'atteindre. De là, une mélancolie profonde, un dégoût infini, une impression de vide immense et d'inquiétude éternelle. Fichte a exprimé l'essence et la raison de ce sentiment, de cette intraduisible *Sehnsucht* qui a fait le fond de tant de poèmes : pure aspiration à quelque chose d'absolument inconnu, qui ne se révèle que par le besoin que nous en avons, sans que nous puissions deviner en rien ce qui peut la satisfaire, c'est la forme nécessaire de la tendance infinie qui est le fond même de l'esprit, la source de la conscience, la base de la morale, le principe de toute vie.

Ce n'est ainsi que dans une expérience négative, « en creux », si l'on peut dire, que Fichte prend conscience de l'Absolu dont sa philosophie enseigne qu'il est, en moi, la source de l'être. Les romantiques voudront autre chose, de là une évolution qui les éloigne de Fichte.

Certaines découvertes des sciences naturelles suggèrent au physicien Ritter, au poète Novalis d'étranges rapprochements. Les phénomènes encore obscurs de l'électricité et du magnétisme ; le lien qu'ils semblent présenter aussi bien avec les forces physiques qu'avec celles de la vie ; le galvanisme animal ; les relations apparentes du magnétisme avec le sommeil hypnotique ; l'extraordinaire surcroît de force physique, les inspirations mystérieuses que certains sujets semblent trouver dans les états

subconscients ; les divinations étranges du rêve ; n'y a-t-il pas dans tout cela des raisons de croire qu'en remontant vers certaines profondeurs de la vie consciente on pourrait trouver un passage qui ouvrirait aussi bien le secret de la nature que celui de l'esprit ? Sans doute il faudrait pour cela dépasser la conscience claire et le discours rationnel. Mais le discours rationnel n'est-il pas à la surface de la vie intellectuelle ? Ne serions-nous pas beaucoup plus intelligents au-dessous de cette surface, lorsque notre activité s'élargit, plonge dans le mystère, communique avec la nature universelle<sup>5</sup>.

« Mysticisme » contre lequel Fichte proteste. Mais n'a-t-il pas enseigné que le moi est la source des choses ? Donc les choses ne sont qu'un aspect du moi. En rentrant en moi-même, il faut que je les retrouve. Mon individualité n'est pas primordiale, puisque l'Absolu la précède ; en remontant le courant de ma vie, je dois voir les bornes étroites de ma personnalité se fondre dans la conscience créatrice et dans l'Infini. Fichte a peut-être raison de refuser qu'on déforme en une expérience ce qui n'était pour lui qu'une démonstration abstraite. Mais son disciple Schelling le traite de subjectiviste et construit un idéalisme nouveau où il prend pied, hors du moi trop étroit de Fichte, dans l'Absolu inconscient d'où dérivent à la fois la nature et la pensée.

Ensemble Schelling, Novalis, Ritter retrouvent dans le vieux Jacques Bœhme les leçons de la théosophie mystique ; ils croient pouvoir les relier à la science la plus moderne, et Schlegel, avec Novalis, justifie à la fois par la science, la philosophie et la tradition, une manière de divination poétique où l'instinct dépasse le savoir, où le rêve et la réalité se confondent, où la nature s'imprègne de sentiment, tandis que le sentiment révèle le secret même des choses. Schelling fera bientôt de l'ivresse artistique une pièce fondamentale de la méthode philosophique. Puisque l'Absolu crée le monde dans l'inconscience, l'homme ne saurait approcher plus près de l'Absolu que dans les moments où, lui aussi, il crée dans l'inconscience. Tels sont les moments suprêmes où l'artiste, après une longue préparation, se sent enlevé par l'inspiration, livré à une sorte de

---

<sup>5</sup> M. Bremond (*Prière et Poésie*, 1926) cite de très curieuses pages de Charles Magnin [1793-1862], critique littéraire du *Globe* et de la *Revue des Deux Mondes*, pages datées de 1929 et de 1933 et qui rendent un son tout à fait semblable aux idées, que nous résumons ici, des romantiques allemands. – Sensation en quelque sorte galvanique... prescience... instinct divinatoire... faculté distincte (de la raison et de la sensibilité, mais qui saisit), quelque chose d'obscur et d'inadmissible à la raison, et cela dans « cette surexcitation de l'intelligence, ce vertige momentané du cœur et de la pensée que j'appelle l'état poétique ». Encore une fois ces idées étaient dans l'air.

transe d'où son esprit revient tout enrichi de ces images profondes qui suggèrent sans l'exprimer le secret intime des choses. Un instant, dans une extase qui surpasse toute pensée, il s'est identifié avec l'Infini.

Ainsi la poésie est chose terriblement sérieuse ; elle est la vraie métaphysique, la vraie science du monde. Et Schelling rêve d'une nouvelle mythologie<sup>6</sup>. Puisque les choses sont le produit d'une imagination, ne faut-il pas croire que celle-ci, avant de passer au détail de ses œuvres, en dessine comme une esquisse idéale, plus parfaite et plus réelle que la série de phénomènes qui la traduiront ensuite ? La divination poétique retrouve ces modèles des choses ; les mythes qu'elle invente coïncident avec les dieux, formes dérivées de l'Absolu. Œuvre autrefois spontanée du génie collectif, pourquoi la mythologie ne résulterait-elle pas à nouveau du retour des sciences et de la philosophie à l'intuition poétique ?

Évidemment, nous nous éloignons de Fichte. Ne sommes--nous pas, cependant, toujours dans la ligne des réflexions qu'il devait amorcer en invitant ses auditeurs à chercher l'Absolu au fond de leurs consciences ? Nous sommes aussi entrés dans un monde obscur où bien des choses se touchent et peuvent se mêler. On a toujours su qu'il y a dans la poésie quelque part de divination ; peut-être l'avait-on oublié au milieu de l'affreuse indigence qui a suivi les grands classiques ; le romantisme a eu le mérite de rouvrir à la poésie sa véritable voie. Mais n'a-t-il pas, en même temps, dangereusement exalté ses ambitions ? Je vois s'ouvrir ici les avenues d'une controverse où je ne vais pas entrer. Mais n'est-il pas clair qu'à chercher l'Absolu on est plus près de le trouver qu'en ne le cherchant pas ? N'est-il pas clair encore que rien n'est plus grave que d'aiguiller sur des voies illusives l'âme qui aspire au Bien suprême ? Mais n'est-il pas clair aussi qu'en exaltant sa nostalgie du divin, on la prépare malgré tout à le mieux chercher ? Vers l'Unique Nécessaire, il y a des chemins sinueux aussi bien que des routes droites.

[A suivre]

---

<sup>6</sup> L'idée de la nouvelle mythologie fait sa première apparition à la dernière page du *System des transzendentalen Idealismus* de Schelling, qui est de 1800. La même année Frédéric de Schlegel publie dans l'*Athenäum* son *Gespräch über die Poesie*, où il développe de longues considérations sur la mythologie ancienne et sur les possibilités d'une mythologie romantique. Mais la note de Schelling fait allusion à un travail déjà préparé et qui paraîtra bientôt. En fait, ce n'est que dans le cours sur la Philosophie de l'Art que la théorie de Schelling se trouve développée. Ce cours, resté manuscrit, n'a été publié que d'après les papiers de Schelling, après sa mort. Il a été professé pour la première fois à Iéna en 1802, ensuite à Würzburg en 1804.



DIE EUROPE IDEE VON NOVALIS UM 1800

*Schloss Oberwiederstedt, 2015/2017*

## NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1<sup>er</sup> octobre 1837.

---

## SOMMAIRE

### Documents bibliographiques

- BLÜTENSTAUB, Jahrbuch für Frühromantik 2, Wiederstedt, 2009

### Documents littéraires et témoignages

- Paul Hazard, « Les caractères nationaux du lyrisme romantique français », extrait de *Quatre études*, New-York, 1940.
- *La Wartbourg* (suite) par la comtesse Ida de Hahn-Hahn, *Revue germanique*, novembre 1936.
- Léon Noël, « La philosophie romantique » (suite), Académie royale de Belgique, 1<sup>er</sup> août 1927.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2018